

TAYLOR JENKINS REID



LE(S)
VRAI(ES)
AMOUR(S)



TAYLOR JENKINS REID

LE(S) VRAI(ES) AMOUR(S)

Le jour où son mari, Jesse, disparaît au cours d'un accident d'hélicoptère, le monde d'Emma Blair s'effondre. Dévastée, c'est dans sa ville natale du Massachusetts qu'elle se réfugie pour surmonter cette tragédie. Entre les rayonnages de la librairie de ses parents, Emma reprend peu à peu goût à la vie. Et quand elle croise la route de Sam, un ami d'enfance, elle entrevoit enfin la possibilité d'être à nouveau heureuse à ses côtés. Mais quelques jours après leurs fiançailles, son destin bascule une seconde fois, lorsqu'elle apprend que Jesse est vivant. Emma va alors devoir choisir entre son premier amour et le nouvel amour de sa vie.

L'autrice culte de *Daisy Jones & The Six* et des *Sept Maris d'Evelyn Hugo* nous offre un nouveau roman magnifique et inoubliable.

« BOULEVERSANT. VOUS ALLEZ CRAQUER
POUR CETTE HISTOIRE D'AMOUR ÉPIQUE. »

Cosmopolitan

Traduit de l'anglais par Marie Chivot-Buhler

22,90 € Prix TTC France

ISBN : 978-2-38529-152-5



9 782385 291525

Rayon : Littérature étrangère
Design : Louise Cand
Images : © AleksandarNakic /
Getty Images
Montage : Joana Figueiredo



FABRIQUE
EN FRANCE



Éditions
Écoresponsable



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE(S) VRAI(ES)
AMOUR(S)

De la même autrice :
Daisy Jones & The Six, 10/18, 2020
Les Sept Maris d'Evelyn Hugo, Hauteville, 2022
Les Sirènes de Malibu, 10/18, 2023

Titre original : *One True Loves*

Copyright © Taylor Jenkins Reid, 2016

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie Chivot-Buhler

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-152-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Taylor Jenkins Reid

LE(S) VRAI(ES)
AMOUR(S)

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chivot-Buhler*


CHARLESTON

*Ce roman se passe à Acton, dans le Massachusetts.
Je le dédie donc à Andy Bauch de Boxborough.
Ainsi qu'à Rose, Warren, Sally, Bernie, Niko et Zach
d'Encino, en Californie.*

JE VIENS DE FINIR DE DÎNER AVEC MA FAMILLE et mon fiancé quand je reçois l'appel de mon mari. Nous fêtons les soixante-quatre ans de mon père. Il porte son pull préféré, un cachemire vert foncé que nous lui avons offert il y a deux ans, ma sœur aînée Marie et moi. Raison pour laquelle il l'affectionne tant. Enfin, surtout parce que c'est du cachemire, je ne me fais pas d'illusions.

À côté de lui, en chemisier blanc et pantalon en toile, ma mère retient un sourire avec un enthousiasme enfantin. Elle sait qu'un gâteau avec une bougie doit arriver d'une minute à l'autre. Elle a toujours adoré les surprises.

Mes parents sont mariés depuis trente-cinq ans. Ils sont parents de deux enfants et propriétaires d'une librairie prospère. Ils ont deux adorables petites-filles. L'une de leurs filles a repris l'affaire familiale. Ils ont de quoi être fiers. C'est une belle fête pour mon père.

Marie est assise à côté de ma mère et c'est dans ces moments-là, quand elles sont si proches, tournées dans

la même direction, que leur ressemblance me frappe. Les mêmes cheveux bruns, les mêmes yeux verts, le corps menu.

Il n'y a que moi qui ai de grosses fesses.

Heureusement, j'en suis venue à les accepter. Notamment parce qu'il y a eu beaucoup de chansons à la gloire de postérieurs généreux, mais aussi parce que si la trentaine m'a appris une chose, c'est que j'ai envie d'être moi-même sans avoir à m'excuser.

Je m'appelle Emma Blair et j'ai un bon popotin.

J'ai trente et un ans, je mesure un mètre soixante-sept et j'ai les cheveux blonds coupés à la garçonne. Mes yeux noisette sont mis en valeur par une constellation de taches de rousseur en haut de ma pommette droite. Mon père dit souvent pour plaisanter qu'on y distingue la Petite Ourse.

La semaine dernière, Sam, mon fiancé, m'a offert la bague qu'il a mis plus de deux mois à trouver. Un solitaire en or rose. Ce n'est pas ma première bague de fiançailles, mais c'est mon premier diamant. Quand je me regarde, je ne vois plus que ça.

— Oh non ! s'exclame Papa lorsque trois serveurs s'approchent avec une part de gâteau surmontée d'une bougie. Vous n'avez quand même pas...

Ce n'est pas de la fausse modestie. Il suffit de lui chanter « Joyeux anniversaire » pour faire rougir mon père.

Ma mère se tourne dans la même direction que lui.

— Oh, Colin, détends-toi. C'est ton anniversaire...

Soudain, les serveurs bifurquent à gauche vers une autre table. Visiblement, mon père n'est pas le seul à être né aujourd'hui. Ma mère essaie de se rattraper.

— ... c'est pourquoi je ne t'ai pas commandé de gâteau, termine-t-elle.

— Laisse tomber, répond mon père. Tu t'es grillée.

Une fois que les serveurs ont fini à la table voisine, un manager leur tend une nouvelle assiette de gâteau. Cette fois, ils se dirigent droit sur nous.

— Si vous voulez vous cacher sous la table, glisse Sam, je leur dirai que vous n’êtes pas là.

Sam est beau, d’un charme affable – ce qui, pour moi, est la meilleure forme de beauté –, avec des yeux marron chaleureux qui semblent poser un regard tendre sur le monde. Et il est drôle. Vraiment drôle. Depuis que je suis avec Sam, mes rides d’expression se sont creusées. Certes, elles sont dues au temps qui passe, mais je suis convaincue que c’est aussi parce que je ris plus qu’avant. Gentillesse et humour, que demander de plus chez un homme ? Pour moi, ce sont les meilleures qualités qui soient.

Le gâteau arrive, nous chantons tous et mon père vire au cramoisi. Puis les serveurs se retirent en nous laissant l’énorme part de gâteau au chocolat accompagnée d’une boule de glace à la vanille.

On nous a donné cinq cuillères mais mon père s’empresse de les confisquer.

— Je me demande pourquoi ils ont mis autant de cuillères. Une me suffit.

Ma mère lui en chipe une.

— Pas si vite, Ashley, objecte-t-il. J’ai subi l’humiliation. Je mérite de garder ce gâteau pour moi tout seul.

— Si c’est comme ça..., intervient Marie. Pour mon anniversaire le mois prochain, je suis prête à supporter la même chose. Ça vaut carrément le coup.

Marie prend une gorgée de son Coca Zéro avant de consulter l’heure sur son téléphone. Mike, son mari, est à la maison avec mes nièces, Sophie et Ava. Marie s’absente rarement longtemps.

— Il faut que j’y aille, annonce-t-elle. Désolée de vous abandonner, mais...

Elle n’a pas besoin de se justifier. Mes parents se lèvent pour l’embrasser.

Une fois qu’elle est partie et que mon père a finalement accepté de partager le gâteau, ma mère dit :

— C’est bête, mais ça me manque. Ça me manque de filer en vitesse parce que j’ai hâte de retrouver mes filles.

Je la vois venir.

J’ai trente et un ans et je suis sur le point de me marier. Je sais exactement ce qu’elle insinue.

— Et vous deux, vous songez à fonder une famille ?

Je dois me retenir de ne pas lever les yeux au ciel.

— Maman...

Sam rigole. Il peut se le permettre. C’est sa belle-mère, pas sa mère.

— C’est juste que de plus en plus d’études montrent les risques de trop attendre pour avoir un enfant, se défend ma mère.

Comme il y aura toujours des études qui diront que je dois me dépêcher et d’autres le contraire, j’aurai un bébé quand je l’aurai décidé, un point c’est tout, et peu importe ce que ma mère lit dans le *Huffington Post*.

Heureusement, l’expression de mon visage la fait abdiquer.

— D’accord, d’accord, lâche-t-elle en agitant la main. Je parle comme ma mère. Oublie. J’arrête.

Mon père ricane et passe le bras autour de ses épaules.

— Bon, dit-il. J’ai eu ma dose de sucre et je suis sûr qu’Emma et Sam n’ont pas que ça à faire. Demandons l’addition.

Quinze minutes plus tard, nous sortons tous les quatre du restaurant et nous dirigeons vers nos voitures.

Ma robe bleu marine à manches longues et mes collants sont encore suffisants par ce temps. C'est l'une des dernières soirées où je peux me passer de manteau.

En cette fin du mois d'octobre, l'automne est bien installé sur la Nouvelle-Angleterre. Les feuilles jaunes et orange vont bientôt brunir. Sam est déjà allé ratisser une fois le jardin de mes parents. En décembre, quand les températures chuteront, Mike et lui devront en déblayer la neige.

Mais pour l'instant l'air est encore empreint d'un reste de chaleur, alors je le savoure. Quand je vivais à Los Angeles, jamais je ne savourais les nuits chaudes. On ne savoure pas ce qui dure toute l'année. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis revenue dans le Massachusetts.

Tandis que je m'approche de la voiture, je perçois la sonnerie étouffée d'un téléphone. Je comprends qu'elle vient de mon sac à main tout en entendant mon père tenter de soudoyer Sam pour qu'il lui donne des leçons de guitare. Mon père a cette manie de vouloir apprendre tous les instruments dont joue Sam, partant du principe que, puisque celui-ci enseigne la musique, il devrait être son professeur particulier.

Je fouille mon sac à la recherche de mon portable et finis par mettre la main sur le seul objet en train de clignoter. Je ne reconnais pas le numéro. L'indicatif 808 m'intrigue.

Désormais, personne n'a de raison de m'appeler en dehors de 978, 857, 508 ou 617, les préfixes de Boston et de sa banlieue.

Peu importe où j'ai habité, 978 a toujours représenté mon chez-moi. Après un an à Sydney (61 2) et quelques mois à voyager de Lisbonne (351 21) à Naples (39 081), après avoir passé ma lune de miel à Mumbai

(91 22) et vécu des années de bonheur à Santa Monica en Californie (310), quand j'ai eu besoin de rentrer à la maison, je suis revenue au 978. Pour ne plus en bouger.

La réponse jaillit dans mon esprit.

L'indicatif 808, c'est Hawaï.

— Allô ? dis-je après avoir décroché.

Sam se tourne vers moi, bientôt imité par mes parents.

— Emma ?

Cette voix, je la reconnâitrai toujours entre toutes ; la voix qui m'a parlé jour après jour pendant des années. Une voix que je pensais ne plus jamais entendre, que je n'arrive même pas à croire pouvoir entendre.

L'homme que j'ai aimé depuis mes dix-sept ans. L'homme qui m'a laissée veuve, sans plus donner signe de vie, lorsque son hélicoptère s'est abîmé dans le Pacifique.

Jesse.

— Emma. C'est moi. Je suis vivant. Tu m'entends ?
Je rentre.

Tout le monde est potentiellement confronté à un instant qui scinde sa vie en deux. Quand on se penche sur son passé, il existe un tournant à un moment donné, un événement plus marquant que tous les autres.

Un instant qui crée un « avant » et un « après ».

Ça peut être quand on rencontre le grand amour, quand on se découvre une passion ou quand on a son premier enfant. Ça peut être merveilleux. Ou tragique.

Mais à partir de là, nos souvenirs sont altérés, on change de perspective. Soudain, tout ce qu'on a vécu peut être classé sous l'étiquette « pré » ou « post ».

Je pensais que la mort de Jesse constituait cet instant.

Notre histoire d'amour paraissait avoir abouti à ce point de bascule. Et tout ce qui s'est passé depuis en a découlé.

Mais maintenant j'apprends que Jesse n'est pas mort.
Et je comprends que le voilà, mon instant.

Tout ce qui s'est produit avant aujourd'hui se trouve bouleversé, et je n'ai aucune idée de ce qui va se produire après.

AVANT

Emma et Jesse

**Ou comment tomber amoureux
puis voir tout s'effondrer**

J E N'AI JAMAIS ÉTÉ DU MATIN. Mais au lycée, chaque samedi à huit heures dix, cette aversion pour la lumière du jour était décuplée.

Réglé comme une horloge, mon père venait frapper à ma porte en chantonnant : « Le bus part dans trente minutes ! », même si le bus en question était sa Volvo, qui n'allait pas à l'école mais à la librairie de notre famille.

La librairie Blair Books avait été fondée par l'oncle de mon père dans les années 1960, dans les mêmes murs qu'aujourd'hui, au nord de la grand-route d'Acton, dans le Massachusetts.

Et donc, à la minute où j'ai atteint l'âge légal pour travailler, j'ai dû encaisser les achats des clients certains soirs de semaine après les cours et chaque samedi.

J'avais hérité des samedis car Marie voulait les dimanches. Ses salaires lui avaient permis, l'été précédent, de se payer une Jeep Cherokee bleue toute cabossée.

La seule fois où j'étais montée dedans, c'était le jour où elle l'avait achetée, quand, tout excitée, elle m'avait proposé d'aller manger une glace chez Kimball Farm. Nous avions pris pour nos parents une barquette au chocolat qui avait fondu pendant que nous savourions nos crèmes glacées, confortablement installées sur le capot en cette chaude soirée.

Nous avions râlé contre la librairie et contre la manie de Maman de mettre du parmesan sur les pommes de terre. Marie m'avait avoué qu'elle fumait des joints. J'avais promis de ne pas cafter. Puis elle m'avait demandé si j'avais déjà embrassé quelqu'un et je m'étais détournée, craignant que la réponse s'affiche sur mon visage.

— Ça ne fait rien, avait-elle dit. Beaucoup de gens n'ont leur premier baiser qu'au lycée.

Elle portait un short kaki et une chemise bleu marine, avec deux fines chaînes en or qui descendaient dans le creux de son décolleté. Elle ne boutonnait jamais ses chemises jusqu'en haut. Elle les laissait toujours ouvertes un bouton plus bas que la normale.

— Oui, avais-je répondu, je sais.

Mais j'avais remarqué qu'elle n'avait pas dit : « Moi aussi, je n'ai eu mon premier baiser qu'au lycée. » Ce que j'aurais bien sûr voulu entendre. Je m'en fichais de faire ou non comme les autres. En revanche, je ne m'en fichais pas de ne pas faire comme elle.

— Les choses vont s'améliorer une fois que tu seras au lycée, avait affirmé Marie en jetant le reste de sa glace à la menthe et aux pépites de chocolat. Crois-moi.

En cet instant, j'étais à prêle à croire tout ce qu'elle me disait.

Mais cette soirée représentait une exception dans ma relation avec ma sœur, un rare moment de complicité

entre deux personnes qui se contentaient de coexister le reste du temps.

Lorsque je suis entrée au même lycée qu'elle, nous nous croisions simplement dans les couloirs de l'école la journée et dans ceux de la maison le soir, comme des ennemis pendant un cessez-le-feu.

Imaginez donc ma surprise quand, à mon réveil un samedi matin de printemps, à huit heures dix, j'ai découvert que je n'avais pas besoin d'aller travailler à la librairie.

— Marie t'emmène t'acheter un nouveau jean, a annoncé ma mère.

— Aujourd'hui ?

Je me suis redressée en me frottant les yeux, avant de me demander si ça voulait dire que je pouvais dormir un peu plus longtemps.

— Oui, au centre commercial. Choisis celui que tu veux, je te l'offre. J'ai laissé cinquante dollars à la cuisine. Si tu dépenses plus, c'est de ta poche.

J'avais besoin d'un nouveau jean car j'avais usé le mien jusqu'à le trouer. En principe, j'en recevais un à chaque Noël, mais j'étais si difficile, si névrosée sur le modèle, que ma mère avait déclaré forfait. Elle m'avait déjà accompagnée deux fois dans les boutiques, mais nous étions reparties au bout d'une heure, les mains vides, Maman faisant de son mieux pour dissimuler son agacement.

C'était une première. Tout au long de mon enfance, ma mère avait toujours voulu être près de moi, avait toujours cherché ma compagnie. Finalement, j'étais devenue si pénible qu'elle préférait passer le relais à quelqu'un d'autre. Et un samedi, de surcroît.

— Qui va me remplacer à la caisse ?

À la minute où la question a franchi mes lèvres, je l'ai regrettée. J'ai soudain eu peur d'avoir tout gâché.

Il aurait suffi de dire « OK » avant de me faire toute petite.

— Sam, le nouveau, a répondu ma mère. Ça ne pose pas de problème. Il a besoin de faire des heures.

Sam, un garçon de notre lycée d'un an de plus que moi, était un jour entré dans la librairie et avait demandé : « Est-ce que je peux postuler chez vous ? », alors que techniquement on ne cherchait personne et que la plupart des jeunes voulaient travailler au magasin de CD au bas de la rue. Mes parents l'ont embauché sur-le-champ.

Il était plutôt mignon – grand, élancé, la peau mate et les yeux marron – et toujours de bonne humeur, toutefois je refusais de m'intéresser à lui depuis que Marie l'avait qualifié d'« adorable ». Il m'était impossible d'apprécier quoi que ce soit que ma sœur appréciait.

Certes, ce principe restreignait considérablement mon cercle d'amis, à la limite de l'ingérable.

Car Marie aimait tout le monde et tout le monde aimait Marie.

Elle était l'enfant prodige, la chouchoute de nos parents. Dans son dos, mon amie Olive l'appelait « la Fille des Libraires » car Marie était l'incarnation même de la fille de propriétaires d'une librairie, un archétype dont elle cochant toutes les cases.

Elle lisait des romans d'adulte, écrivait de la poésie et idolâtrait des personnages littéraires plutôt que des stars de cinéma ; elle nous donnait envie de vomir, à Olive et à moi.

À mon âge, Marie s'était inscrite à un atelier d'écriture en décrétant qu'elle voulait devenir « écrivaine ». Les guillemets sont de mise parce que la seule chose qu'elle avait écrite jusque-là était une intrigue policière de neuf pages dans laquelle l'assassin s'était

révélé être la petite sœur du héros, Emily. Je l'avais lue et même moi je m'étais rendu compte que c'était complètement nul, mais elle avait envoyé son texte au journal de l'école qui l'avait adoré au point de le publier sous forme de feuilleton hebdomadaire au cours du deuxième trimestre.

Cerise sur le gâteau, elle était l'une des filles les plus populaires de l'école. Ce qui montre qu'il suffit d'être jolie pour paraître cool en toutes circonstances.

Moi, pendant ce temps-là, je pompais en douce les résumés et analyses d'œuvre disponibles à la bibliothèque pour chaque livre du cours d'anglais. J'empilais dans ma chambre les romans que mes parents m'offraient et que je refusais d'ouvrir.

Mon truc, c'était les clips, les séries télé du jeudi soir sur la NBC et absolument toutes les artistes qui s'étaient produites au festival Lilith Fair. Quand je n'avais rien à faire, je parcourais de vieux numéros de magazines de voyage dont je déchirais des photos pour les accrocher dans ma chambre. Le mur au-dessus de mon lit était un kaléidoscope de portraits de Keanu Reeves, de pochettes de disque de Tori Amos et de photos de la Riviera italienne et de l'arrière-pays français.

Mes parents plaisantaient en disant que la sage-femme avait dû leur remettre le mauvais bébé à la maternité et j'ai toujours ricané en guise de réponse, mais quand j'étais petite, il m'est arrivé plus d'une fois d'étudier des photos de mes parents enfants, puis de me contempler dans le miroir à la recherche de traits de ressemblance, tout en me répétant que j'étais bien leur fille.

— OK, super, ai-je répondu, plus emballée par la perspective de ne pas avoir à travailler que par celle de passer du temps avec ma sœur. On part quand ?

— Je ne sais pas. Demande à Marie. Je dois aller à la librairie. On se voit au dîner. Je t'aime, ma chérie. Bonne journée.

Après qu'elle eut refermé ma porte, je me suis laissée tomber sur le lit, ravie de pouvoir profiter de chaque minute de sommeil supplémentaire.

Peu après onze heures, Marie a déboulé dans ma chambre.

— Allez, on y va.

Nous avons fait le tour de trois magasins, où j'ai enfilé douze paires de jean. Certains étaient trop larges, d'autres trop droits, d'autres encore m'arrivaient trop haut à la taille.

Au douzième essayage, je suis sortie de la cabine pour voir Marie me fixer, au comble de l'exaspération.

— Il est très bien, prends-le.

Elle était habillée en Abercrombie & Fitch des pieds à la tête. C'était le début des années 2000, toute la Nouvelle-Angleterre portait du Abercrombie & Fitch.

— Il est bizarre au niveau des fesses, ai-je objecté sans bouger.

Marie m'a dévisagée, dans l'expectative.

— Tu te tournes pour que je voie s'il est bizarre aux fesses, ou quoi ?

Je me suis exécutée.

— On dirait que tu portes une couche.

— C'est ce que je disais.

Marie a levé les yeux au ciel.

— Reste là.

Du doigt, elle m'a fait signe de retourner dans la cabine.

Je venais de retirer le jean quand elle m'en a lancé un autre par-dessus la porte, une coupe droite délavée.

— Mets ça. Joelle en a un de ce style et elle a aussi des grosses fesses.

— Merci bien, ai-je ironisé en prenant le pantalon.

— J’essaie juste de t’aider.

Puis j’ai vu ses pieds s’éloigner, comme si la conversation était terminée simplement parce qu’elle l’avait décidé.

J’ai défait la fermeture Éclair du jean pour l’enfiler. J’ai dû me trémousser afin qu’il passe au niveau des hanches et rentrer un peu le ventre pour fermer le bouton. Bien droite, je me suis examinée dans le miroir en prenant la pose d’un côté puis de l’autre, avant de me dévisser le cou pour voir de quoi j’avais l’air de dos.

Mes fesses semblaient prendre des formes de jour en jour tandis que mes seins avaient arrêté de se développer. J’avais lu assez de magazines *Glamour* de ma mère pour savoir que c’était ce qu’on appelait une morphologie en poire. Je gardais le ventre plat mais mes hanches s’élargissaient. Olive, elle, gagnait en poitrine et en tour de taille et je me demandais si je n’aurais pas préféré ce genre de silhouette. Celle de la pomme.

Enfin, pour être tout à fait honnête, ce que je voulais dans le fond, c’était ce que Marie avait hérité de ma mère. Des fesses moyennes, des seins moyens, des cheveux bruns, des yeux verts et des cils épais.

Au lieu de quoi je tenais de mon père (les cheveux ni tout à fait blonds ni tout à fait bruns, les yeux entre le marron et le vert), avec une corpulence bien à moi. Un jour, j’ai demandé à ma mère d’où me venaient mes petites jambes potelées, ce à quoi elle a simplement répondu : « Je me pose aussi la question, en fait » – elle n’aurait pas pu faire pire, comme commentaire.

Il y avait quand même une chose que j’aimais chez moi. Mes taches de rousseur, la grappe de points sombres

sous mon œil droit. Quand j'étais petite, au moment de me mettre au lit, ma mère les reliait du bout du doigt.

J'adorais mes taches de rousseur et je détestais mes fesses.

Dans cette cabine d'essayage, ce jour-là, tout ce que je souhaitais, c'était un jean qui les fasse paraître moins volumineuses. Celui-là semblait remplir l'objectif.

Je suis sortie de la cabine pour avoir l'avis de Marie. Malheureusement, elle n'était nulle part en vue. Constatant que j'allais devoir prendre cette décision toute seule, je suis retournée dans la cabine.

Je me suis à nouveau regardée dans le miroir.

Est-ce qu'il me plaisait ?

J'ai vérifié l'étiquette. Trente-cinq dollars.

Il me resterait encore assez pour un poulet teriyaki.

Après m'être changée, je me suis dirigée vers la caisse et j'ai tendu l'argent de mes parents. En échange, on m'a remis un sac contenant un jean que je ne détestais pas.

Marie n'était toujours pas là.

J'ai fait le tour du magasin. Puis je suis allée voir chez Body Shop, au cas où elle serait en train de choisir un baume à lèvres ou du gel douche. Une demi-heure plus tard, je l'ai trouvée chez Claire's, en train de payer des boucles d'oreilles.

— Je t'ai cherchée partout !

— Désolée, je regardais les bijoux.

Marie a rangé sa monnaie avant d'attraper le petit sac blanc renfermant à coup sûr du plaqué or qui laisserait des traces gris-vert sur ses lobes. Et elle a marché vers la sortie du centre commercial d'un pas assuré mais je l'ai arrêtée.

— Attends ! Je veux manger un truc.

Marie s'est tournée vers moi puis a consulté sa montre.

— Désolée, on n'a pas le temps. On va être en retard.
— En retard pour quoi ?
— La compétition de natation.
— Hein ? Il n'a jamais été question de compétition de natation.

Marie n'a rien répondu parce qu'elle n'en avait pas besoin. Je la suivais déjà vers le parking, prête à aller là où elle me dirait d'aller, à faire ce qu'elle me dirait de faire.

Ce n'est qu'une fois dans la voiture qu'elle a daigné me donner plus de détails.

— Graham est le capitaine de l'équipe de natation cette année.

Évidemment.

Graham Hughes. Capitaine de toutes les équipes dont il faisait partie. Le favori du prix « Plus beau sourire » de l'album du lycée. Le genre de personnes avec qui sortait sainte Marie d'Acton.

— Génial, ai-je lâché.

Non seulement j'allais devoir me coltiner le cinquante mètres de nage libre, mais aussi poireauter ensuite pendant que Marie fricoterait avec Graham dans sa voiture.

— Est-ce qu'on peut au moins passer dans un drive-in sur le trajet ? ai-je réclamé, résignée.

— Oui, d'accord.

Et puis, avec autant d'assurance que possible, j'ai ajouté :

— C'est toi qui paies.

Elle m'a ri au nez.

— Tu as quatorze ans. Tu n'es pas capable de te payer ton déjeuner ?

Elle avait le chic pour me tourner en ridicule même quand j'affichais la plus grande confiance en moi.